

## La fabrique des partis en Grande-Bretagne

Frédéric SAWICKI  
Philippe VERVAECKE

Ce numéro de *Politix* consacré à la fabrique des partis en Grande-Bretagne a pour double ambition de présenter à un lectorat français les orientations récentes de la socio-histoire des partis politiques outre-Manche et de mieux faire connaître l'organisation et les formes de mobilisation sur lesquelles s'appuient ces partis, y compris dans la période la plus récente. Cette démarche est fondée sur le constat que chercheurs britanniques et français, en science politique comme en histoire, forment deux communautés qui, excessivement centrées sur leur cadre national, se tournent souvent le dos, ne dialoguant qu'en de trop rares occasions<sup>1</sup>. En histoire sociale du politique, ces échanges se heurtent aux spécificités des milieux universitaires de chaque pays. Alors qu'en France, de nombreux politistes travaillent sur des périodes antérieures à 1945 et dialoguent régulièrement avec des historiens<sup>2</sup>, en Grande-Bretagne, la socio-histoire des partis est faiblement développée dans les départements de science politique. Ces départements, parfois appelés *Government Departments*, comme c'est le cas par exemple à la *London School of Economics and Political Science*, donnent souvent la priorité à l'étude des politiques publiques, aux relations internationales et, pour quelques uns, à la sociologie électorale. Ce sont donc essentiellement les historiens qui occupent le champ de la recherche sur la socio-histoire des organisations politiques en Grande-Bretagne, comme en témoigne l'appartenance disciplinaire des chercheurs britanniques ici sollicités.

Ces découpages et ces traditions disciplinaires divergents ne doivent pas occulter l'existence d'une chronologie largement parallèle dans l'analyse des partis politiques dans les deux pays. Au début du XXe siècle, les travaux d'Ostrogorski<sup>3</sup> notamment ont exercé une influence des deux côtés de la Manche. Plus tard, des années 1950 au milieu des années 1970, chercheurs français et britanniques ont pareillement été influencés par la sociologie politique, notamment électorale, américaine. Au cours de la décennie suivante, en France comme en Grande-Bretagne, l'histoire politique s'est particulièrement intéressée aux obstacles au droit de vote et à l'avènement progressif du suffrage universel. Au cours des années 1990, l'historiographie des partis français et britanniques s'est accordée sur le caractère crucial de la période couvrant la fin du XIXe et le début du XXe siècle. Ce moment est interprété des deux côtés de la Manche comme marqué par un triple processus, favorisé par l'émergence et la diffusion de structures partisans pérennes à travers le pays, de nationalisation du système politique et de politisation des masses. L'intérêt des historiens français et britanniques pour cette période de transition a été guidé par le même désir d'observer la disparition progressive de l'emprise aristocratique sur le champ politique et l'émergence de nouvelles catégories de personnels vivant non plus seulement pour, mais de l'activité politique. Sur le plan théorique enfin, sous l'influence d'auteurs tels qu'Ostrogorski, Weber, Michels, Duverger, Lipset ou Rokkan, l'interprétation du phénomène partisan a fait apparaître, en France comme en Grande-

---

1. Deux colloques récents font exception : « Tendances récentes de l'historiographie britannique », Paris IV, 5 février 2000 ; « La France et l'Angleterre au XIXe siècle : échanges, représentations, comparaisons », Paris X-Nanterre et ENS, 29 et 30 janvier 2004. À noter que ce type de rencontres entre historiens britanniques et français est souvent à l'initiative de *civilisationnistes*, c'est-à-dire de spécialistes en histoire et en sciences sociales opérant dans les départements d'anglais en France.

2. Ce dialogue n'a pas toujours été facile, mais il progresse régulièrement, comme en témoigne par exemple le récent numéro de *Vingtième siècle. Revue d'histoire* (96, octobre-décembre 2007) dirigé par Pascale Goetschel et Gilles Morin consacré aux nouvelles approches du parti socialiste français. Plusieurs articles s'inspirent et discutent les travaux des politistes sur le PS.

3. Ostrogorski (M.), *La démocratie dans les partis politiques*, Paris, Fayard, 1993 (1ère éd. 1912).

Bretagne, deux types d'approche du phénomène partisan. Le premier a fait de l'institutionnalisation des partis le corollaire du développement du système démocratique et souligné la faculté des partis à canaliser les conflits sociaux, économiques ou symboliques, et à agréger différents intérêts sociaux. Le second a insisté sur l'inévitable dérive oligarchique des appareils partisans, sur la capacité toute relative des partis à s'adapter aux changements sociaux, voire sur le caractère problématique de leur prétention à représenter les aspirations des électeurs.

Mais au-delà de ces convergences, on ne saurait minimiser les spécificités du cas britannique. Vu de France, où, à droite comme à gauche, les institutions partisans du XIXe siècle et du début du XXe siècle semblent avoir disparu depuis longtemps, le cas britannique comporte une singularité majeure. Les trois grands partis politiques, conservateur, travailliste et libéral, peuvent en effet se targuer d'une exceptionnelle longévité institutionnelle. Avec un parti conservateur dont les origines idéologiques remontent à la fin du XVIIe siècle et dont les archives déposées à la *Bodleian Library* à Oxford permettent de couvrir une période allant de 1867 à 2004, un parti libéral également apparu au cours des années 1860 et un parti travailliste centenaire, le système partisan britannique semble *a priori* bénéficier d'une singulière stabilité. Dès le dernier tiers du XIXe siècle, conservateurs et libéraux disposent d'instances centrales et de personnels permanents, mais aussi d'une omniprésence au niveau local, sous la forme de sections pérennes, à la différence des comités électoraux *ad hoc* du début du XIXe siècle, et de divers clubs abritant une sociabilité militante à caractère récréatif ou éducatif. Émanation des organisations syndicales apparues dans les bastions industriels du pays, le parti travailliste a, jusqu'en 1914, connu une activité faiblement différenciée par rapport à l'action syndicale ; mais il se développe rapidement dans l'entre-deux-guerres et se transforme alors en machine électorale elle aussi présente sur l'ensemble du territoire. Son ancrage syndical et ouvrier lui permettra de résister à l'émergence du parti communiste, dont l'influence électorale restera toujours marginale et cantonnée à certaines localités ou quartiers. L'institutionnalisation des partis en Grande-Bretagne a fait l'objet de travaux bien connus : Moisei Ostrogorski et Robert MacKenzie<sup>4</sup> ont chacun en leur temps mis en évidence comment, à partir des années 1870, se diffuse à travers le pays l'institution partisane sous des formes multiples et R. McKenzie, encore lui, puis Monica Charlot<sup>5</sup> ont souligné la faculté des partis britanniques à s'emparer, à partir de l'entre-deux-guerres, de nouveaux répertoires d'action (propagande filmée, recours aux techniques publicitaires). Les articles ici rassemblés, fondés sur des archives encore peu exploitées, permettent cependant d'aller beaucoup plus loin dans la connaissance des processus d'organisation et de mobilisation partisans.

Tous ces éléments porteraient à postuler que le processus de « partisanisation » de la vie politique s'est effectué sans heurts en Grande-Bretagne et que le développement national et local des appareils partisans et la professionnalisation des personnels politiques y sont allés de soi. L'institutionnalisation précoce du fait partisan en Grande-Bretagne paraît conforter l'historiographie *whig*, prompte à célébrer la stabilité politique et constitutionnelle du pays et la capacité de son système politique à s'adapter tout autant à la démocratisation graduelle du système politique et qu'aux évolutions globales de la société. Mais ce serait négliger les discontinuités dans l'évolution des partis. D'un point de vue idéologique, les partis sont le théâtre de recompositions incessantes, à droite comme à gauche, opérant souvent dans leur évolution à front renversé. Ensuite, la disjonction du politique et du social dans le cas

---

4. McKenzie (R.), *British Political Parties : The Distribution of Power within the Conservative and Labour Parties*, Londres, Heinemann, 1955.

5. Charlot (M.), *La démocratie à l'anglaise. Les campagnes électorales en Grande-Bretagne depuis 1931*, Paris, Armand Colin/Presses de la FNSP, 1972.

britannique apparaît particulièrement lente et problématique, qu'il s'agisse de la perpétuation des relations de déférence traditionnelles dont ont pu bénéficier les conservateurs ou de l'emprise durable des syndicats sur le parti travailliste. Enfin, il faut également tenir compte de la nature controversée et limitée du processus de professionnalisation au sein même des partis, dans un contexte de valorisation de l'activité partisane bénévole.

Depuis la fin des années 1980, l'histoire des partis en Grande-Bretagne, tout comme c'est le cas en France, s'est ainsi davantage orientée vers la redécouverte du caractère lent, partiel et contesté du processus d'émergence des structures partisans. Cette nouvelle lecture, centrée non sur les luttes d'influence à Londres, les institutions centrales, l'arène parlementaire ou Whitehall, mais sur le niveau local, prend souvent pour objet les acteurs politiques eux-mêmes (élus, permanents, militants) afin de saisir l'interaction entre échelon local et national ou le travail de construction des identités partisans.

Cette évolution de l'histoire politique britannique est très largement tributaire du débat, riche et durable, auquel se sont livrés historiens et sociologues depuis la publication des travaux d'Edward P. Thompson sur *La formation de la classe ouvrière anglaise*<sup>6</sup>. En un sens, les nouvelles problématiques de l'histoire politique à partir de la fin des années 1980 doivent en effet beaucoup à l'intérêt de Thompson pour la notion d'*agency*, sa volonté de privilégier l'expérience des acteurs et de contester le réductionnisme matérialiste de l'approche marxiste, en particulier le lien trop peu problématique qu'elle établit entre le socio-économique et l'idéologique. L'ombre de Thompson plane ainsi sur les trois ouvrages les plus influents des années 1980 et 1990. *Languages of Class* de Gareth Stedman Jones<sup>7</sup> poursuit l'œuvre de Thompson en analysant la construction des identités de classe par les acteurs eux-mêmes. *There Ain't No Black in the Union Jack* de Paul Gilroy<sup>8</sup> analyse l'émergence du concept de race dans la marginalisation et la disqualification du facteur racial dans le système politique britannique et dans la construction par les activistes noirs eux-mêmes d'une identité politique explicitement raciale. *Britons* de Linda Colley<sup>9</sup> décrit l'élaboration d'une identité britannique au XVIII<sup>e</sup> siècle en centrant le propos sur la dimension populaire de ce processus. La critique du déterminisme marxiste a donc abouti à l'avènement d'un moment post-moderne en sociologie et en histoire sociale et politique qui a orienté l'analyse en direction d'une approche constructiviste. Cette nouvelle optique se traduit dans de nombreux travaux de recherche par le recours aux concepts-clés de « *popular politics* » (les formes de mobilisation politique et électorale, en termes de discours et de pratiques) et de « *political culture* » (les codes et valeurs rattachées soit à un milieu partisan précis, soit plus globalement au jeu politique tel qu'il convient de le jouer). Issus du contexte intellectuel du « tournant linguistique » (« *linguistic turn* ») du début des années 1990, le choix d'un tel type d'objets révèle l'importance de nouveaux questionnements sur la manière dont le discours partisan est véhiculé dans l'électorat, sur le rôle joué par les divers acteurs politiques dans l'élaboration d'identités collectives, qu'elles soient sociales, locales ou « genrées » et sur la façon dont les pratiques de mobilisation partisane sont légitimées. Ce faisant, l'approche historique du phénomène partisan a gagné en complexité, englobant dorénavant, dans la compréhension des modes d'identification partisane, un éventail de facteurs d'ordre politique, social, culturel, racial et sexuel.

---

6. Thompson (E. P.), *La formation de la classe ouvrière anglaise*, Paris, Hautes Études/Gallimard/Seuil, 1988 (1<sup>ère</sup> éd. 1964).

7. Stedman-Jones (G.), ed., *Languages of Class : Studies in English Working Class History, 1832-1932*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983.

8. Gilroy (P.), *There Ain't No Black in the Union Jack*, Londres, Routledge, 1987.

9. Colley (L.), *Britons : Forging the Nation, 1707-1937*, New Haven, Yale University Press, 1992.

Les articles qui suivent reflètent ces nouveaux enjeux. Chacun d'entre eux interroge la fabrication du politique par les partis, leurs élites, leurs permanents et leurs militants. Miles Taylor et Jon Lawrence proposent dans le premier article une synthèse de l'histoire politique britannique depuis les années 1950 et décrivent l'influence, prépondérante puis peu à peu déclinante, de la sociologie politique sur les historiens. Les deux articles portant sur le parti conservateur, celui de Philippe Vervaecke sur la Primrose League et celui de Clarisse Berthezène sur la formation au sein du parti, montrent cette tendance chez les conservateurs à inscrire leur action dans un cadre récusant l'esprit partisan, ce qui atteste de la difficulté particulière qu'a revêtu l'institutionnalisation du parti dans un milieu politique hostile à l'émergence des partis de masse. Le cas de la Primrose League, mouvement de masse fonctionnant en dehors des structures partisans officielles, montre le conflit entre deux acceptions du militantisme, l'une valorisant l'engagement bénévole, l'autre insistant sur la nécessaire professionnalisation des organisation politique. Cette problématique sous-tend aussi les articles de Kathryn Rix et de Clare Griffiths, qui permettent quant à eux de saisir, au sein des trois grands partis, les obstacles au processus de professionnalisation d'un type de personnel politique bien précis, les agents de circonscription, acteurs politiques cruciaux car situés à la jonction du local et du national. Cette professionnalisation n'est pas un processus continu et univoque comme le montrent les articles de Florence Faucher-King et Emmanuelle Avril sur le parti travailliste à partir de deux éclairages différents, l'un centré sur l'appareil central du parti, l'autre sur une section locale. L'introduction des techniques managériales au sein du parti travailliste, rebaptisé symboliquement « néo », correspond à l'arrivée de nouvelles élites et suscitent controverses et résistances, même si ce processus ne correspond pas nécessairement à un projet systématique.

Au total, la lecture croisée de ces différents articles dessine le portrait de partis britanniques où la frontière entre militants et adhérents, professionnels et bénévoles, n'est jamais définitivement stabilisée et constitue un enjeu permanent. Au-delà du cas britannique, ce dossier contribue donc au renouvellement de l'analyse des partis politiques et au décloisonnement de leur étude. Construits sociaux et constructeurs du social, les partis apparaissent non comme des organisations stabilisées et contrôlées par leurs dirigeants, mais comme des espaces en tension et en perpétuelle recomposition.